

esté si calme, ny si nette de rocher que vos canotz ont enlevés en passant, jamais vostre petun n'a eu si bon gout, n'y nos bleds n'ont paru si beau que nous les voions maintenant. Voicy mon fils que je te donne pour te faire connoître mon cœur, je te prie d'avoir pitié de moy et de toute ma nation, c'est toy qui connoist le grand Genie qui nous a tous faits, c'est toy qui lui parle et quy escoute sa parole, demande luy qu'il me donne la vie et la santé et vient demeurer avec nous, pour nous le faire connoître. Cela dit il mit le petit esclave proche de nous, et nous fit un second present, qui estoit un cahumet tout mysterieux, dont il font plus d'estat que d'un esclave; il no is témoignoit par ce present l'estime qu'il faisoit du monsieur nostre gouverneur, sur le récit que nous luy en avions fait; et pour un troisieme il nous prioit de la part de toute sa nation, de ne pas passer oultre, a cause des grands dangers où nous nous exposions.

Je répondis que je ne craignois pas la mort, et que je n'estimois point de plus grand bonheur que de perdre la vie pour la gloire de celui yui a tout fait. C'est ce que ces pauvres peuples ne peuvent comprendre.

Le conseil fut suivy d'un grand festin qui consistoit en quatre mets qu'il fallut prendre avec toutes leurs façons, le premier service fut un grand plat de bois plein de sagamité, c'est-à-dire de farine de bled d'inde qu'on fait bouillir avec de l'eau qu'on assaisonne de graisse. Le maistre des ceremonies avec une cuiller pleine de sagamité me la presenta à la bouche par trois ou 4 fois comme on feroit a un petit enfant, il fit le mesme a M. Jolliyet. Pour second mets il fit paroître un second plat où il y avoit trois poissons, il en prit quelques morceaux pour en ostre les arestes, et ayant soufflé dessus pour les rafraichir, il nous les mit a la bouche, comme l'on donneroit la beshée a un oiseau. On apporte pour troisieme service un grand chien, qu'on venoit de tuer, mais ayant appris que nous n'en mangions point, on le retira de devant nous. Enfin le 4e fut une pièce de bœuf sauvage, dont on nous mit a la bouche les morceaux les plus gras.

Après ce festin il fallut aller visiter tout le village, qui est bien composé de 300 cabannes. Pendant que nous marchions par les rues, un orateur haranguait continuellement pour obliger tout le monde a nous voir sans nous estre importuns; on nous presentoit partout des ceintures des jartieres et autre ouvrages faits de poil d'ours et de bœuf et teins en rouge, en jaune, et en gris, ce sont toutes les raretez qu'ils ont; comme elles ne sont

pas bien considerrables, nous ne nous en chargeames point.

Nous couchâmes dans le cabane du capitaine et le lendemain nous prîmes congé de luy, promettant de repasser par son bourg dans quatre lunes. Il nous conduisit jusqua nos canotz avec pres de 600 personnes qui nous virent embarquer, nous donnant toutes les marques qu'ils pouvoient de la joye que nostre visite leur avoit causée. Je m'engageay en mon particulier, en leurs disant adieu que je viendrois l'an prochain demeurer avec eux pour les instruire. Mais avant que de quitter le pays des Illinois, il est bon que je rapporte ce que j'ay reconnu de leurs coutumes et façon de faire.

Qui dit Illinois, c'est comme qui dirait en leur langue les hommes, comme si les autres sauvages, aupres d'eux ne passeroient que pour des bestes, aussi faut il avouer qu'ils ont un air d'humanité que nous n'avons pas remarqué dans les autres nations que nous avons veues sur nostre route. Le peu de séjour que j'ay fait parmy eux ne m'a pas permis de prendre toutes les connoissances que j'aurois souhaité; de toutes leurs façons de faire voicy ce que j'en ay remarqué.

Ils sont divisés en plusieurs bourgades dont quelquesunes sont assés éloignées de celle dont nous parlons qui s'appelle Peouârea, c'est ce qui met de la différence en leur langue, laquelle universellement tient de l'allegonquia de sorte que nous nous entendions facilement les uns les autres. Leur naturel est doux et traitable, nous l'avons experimenté dans la reception qu'il nous ont faite. Ils ont plusieurs femmes dont ils sont extrêmement jaloux, ils les veillent avec un grand soin et ils leur coupent le nez ou les oreilles quand elles ne sont pas sages, j'en ay veu plusieurs qui portoient les marques de leurs désordres. Ils ont le corps bien fait, ils sont lestes et fort adroits a tirer de l'arc et de la flèche. Ils se servent aussi des fusils qu'ils acheptent des sauvages nos alliés qui ont commerce avec nos françois; ils en usent particulièrement pour donner l'épouvante par le bruit et par la fumée a leurs ennemys qui n'en n'ont point l'usage et n'en ont jamais vue pour estre trop éloigné vers le couchant. Ils sont belliqueux et se rendent redoutables aux peuples éloignés du sud et de l'oïest, où ils vont faire des esclaves, desquels ils se servent pour trafiquer, les vendant cherement a d'autres nations, pour d'autres marchandises. Ces sauvages si éloignes chez qui ils vont en guerre n'ont aucune connoissance d'Europeans; ils ne savent ce que c'est ny de fer ni de cuivre et n'ont que des couteaux de pierre. Quand les Illinois partent pour aller

en guerre, il faut que tout le bourg en soit adverty par le grand cry qu'ils font a la porte de leurs cabanes, le soir et le matin avant que de partir. Les capitaines se distinguent des soldats par des escharpes rouges qu'ils portent, elles sont faites de crin d'ours et du poil de bœufs sauvages avec assez d'industrie; ils se peignent le visage d'un rouge de sanguine, dont il y a grande quantité a quelques journées du bourg. Ils vivent de chasse qui est abondante en ce pays et de bled d'inde dont ils font toujours une bonne recolte, aussi n'ont ils jamais souffert de famine, ils sement aussi des febves et des melons qui sont excellentz, surtout ceux qui ont la graine rouge, leurs citrouilles ne sont pas des meilleures, ils les font secher au soleil pour les manger pendant l'hyver et le printemps. Leur cabanes sont fort grandes, elles sont couvertes et pavées de nattes faites de jones: ils trouvent toutes leur vaiselle dans le bois et leurs cuilliers dans la teste de bœufs dont ils savent si bien accommoder le crane qu'ils s'en servent pour manger aisément leur sagamité.

## L'Abeille.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC. 7 Décembre 1853.

Il n'y a pas longtemps l'Abeille payait à M. Arago son tribut d'admiration, cependant M. Arago n'avait pour lui que la gloire humaine. Sa vaste intelligence avait bien pu peser les astres, décrire les différentes manœuvres de l'armée des cieux, mais elle n'avait pas pu ou plutôt elle n'avait pas voulu, au milieu de tant de merveilles qui proclamaient une intelligence infinie, reconnaître Dieu, croire et espérer en lui.

Aujourd'hui M. Ozanam réclame notre admiration non seulement comme savant, comme orateur, comme historien, comme philosophe, mais de plus, ce qui est son principal titre de gloire, comme chrétien zélé, fervent, admirable. A toutes ces grandes qualités vient s'en joindre une autre qui nous regarde plus spécialement, celle d'avoir été un écolier dans lequel on ne sait pas ce qu'on doit admirer d'avantage, de sa piété ou de son travail.

Ce génie supérieur, ce catholique ardent a peut-être le plus contribué à ce mouvement chrétien si réel opéré, en France, en face de l'irréligion. Enfin il semble que Dieu ait voulu, dans M. Ozanam, montrer à notre siècle l'homme, le citoyen, le savant tels qu'ils se forment sous l'inspiration de sa grâce et dans l'imitation de son Fils.

Antoine-Frédéric-Ozanam, d'une ancienne et savante famille, naquit à Milan